

## JIM HOAGLAND

Conseiller de la rédaction du *Washington Post*

Dominique, merci pour votre question provocatrice, concernant ce que nous avons appris et ce qui nous a le plus marqué au cours de cette conférence. Toutes les conférences qui ont marqué les esprits à travers les années avaient une culture particulière. Un des aspects les plus importants de la World Policy Conference de l'IFRI, c'est le facteur humain. C'est ce qui m'a le plus marqué à propos de cette session. Entendre le Président Ouattara parler de la Côte d'Ivoire le premier soir était un grand moment. J'ai observé de loin les événements en Côte d'Ivoire au cours des dernières années, mais en écoutant le Président Ouattara expliquer les choses avec cette décence simple qu'il irradie, j'ai compris immédiatement pourquoi il s'est battu aussi âprement pour établir qu'il avait gagné les élections et qu'il est le dirigeant légitime de la Côte d'Ivoire. Cette impression était aussi forte lors de l'intervention de Mario Monti. J'ai ressenti deux choses en voyant Mario Monti ici samedi après-midi. La première fut la grâce sous la pression – la définition du courage selon Hemingway. Il savait clairement quel problème politique il affrontait dans son pays et n'a rien lâché. Il nous a donné l'impression d'un homme bien au courant de l'énormité du problème en face de lui, mais pas submergé. J'emmènerai avec moi ces deux impressions, très vivaces, à l'issue de cette conférence.

Sur le fond, cette conférence n'a peut-être pas été aussi optimiste que je m'y attendais en arrivant. Il faut dire qu'aux Etats-Unis, à l'heure actuelle, règne une humeur encore timide, mais réelle, d'optimisme quant à notre situation économique et notre capacité à surmonter les problèmes qui nous font face, malgré le précipice budgétaire et tout le reste. Quand vous parlez avec les acteurs de l'industrie, une des premières choses qu'ils évoquent, c'est un thème qui est revenu plusieurs fois au cours de cette conférence, l'autonomisation grandissante des Etats-Unis en termes d'énergie. George Shultz estime que d'ici cinq ans, les Etats-Unis auront moins besoin du Moyen-Orient, alors que la Chine aura plus besoin du Moyen-Orient. C'est une raison d'être optimiste. Nous avons aussi de bonnes nouvelles sur le front du chômage, ce qui crée l'impression que les choses redeviennent normales aux Etats-Unis.

Cependant, après avoir entendu les discussions ici, je dois admettre qu'il me faut tempérer cet optimisme parce que ce que j'ai entendu à propos de l'Europe montre que les choses ne sont pas si roses et que la route est encore longue avant de revenir à la normale. Une bonne partie de mes conclusions viennent des commentaires de Jean-Claude Trichet et de Josef Ackermann. Il y a probablement dans cette pièce des gens qui partagent mon admiration pour Jean-Claude Trichet, mais peu l'admirent depuis aussi longtemps que moi. Lors de précédentes conférences, j'ai entendu Jean-Claude Trichet expliquer que nous faisons tout ce que nous pouvions. Cette année, je l'ai entendu dire, *sotto voce*, clairement, que nous avons fait tout ce que nous pouvions, que les banques, les banques centrales et l'industrie bancaire avaient fait ce qu'elles pouvaient. C'est maintenant le tour des politiques.

Et bien, c'est une idée assez inquiétante. Y-a-t-il une volonté politique de finir le travail ? Je repars avec l'impression d'une énorme interrogation en Europe à ce sujet. Cependant, une autre chose qui m'est apparue plus clairement en venant de ce côté de l'Atlantique, c'est que l'Allemagne, la clé de la situation, a plus de marge de manœuvre que je ne le pensais, en termes d'excédents budgétaires, de la nécessité d'augmenter les salaires et la consommation en Allemagne, ce qui devrait être une tâche relativement simple pour les politiques. L'Europe semble, de façon brouillonne, se tirer d'affaire, mais je ne sais pas bien si l'emphase est sur « la façon brouillonne » ou « se tirer d'affaire ». C'est encore un point qui concerne la culture de cette conférence. J'y reviendrai.

J'admire la façon avec laquelle Thierry de Montbrial a insisté pour qu'on passe du français à l'anglais en permanence, car il y a des concepts qui vous frappent plus en français, et d'autres plus en anglais. Ainsi, ce bilinguisme persistant fait partie de la culture de cette conférence et c'est une partie à laquelle, je crois, tous les gens qui viennent ici sont attachés. En écoutant Josef Ackermann, j'ai été frappé de la façon dont il a présenté l'industrie bancaire comme ayant fait tout ce qu'elle avait pu, mais sans vraiment expliquer pourquoi cela n'avait pas marché, et pourquoi cela ne marchera pas si l'on renoue avec les mêmes pratiques, les mêmes méthodes de titrisation, ce qui semble être le désir de cette industrie.

Au cours d'un "à côté" comme je les appelle – ces moments dans une conférence comme celle-ci où l'on discute en privé dans les couloirs, et c'est un autre point fort de cette conférence – un de mes amis m'a fait remarquer que les affaires financières et j'ajouterais même, les affaires politiques, ont atteint un tel niveau de complexité qu'elles sont hors de notre contrôle. Il est temps de faire face à cette réalité et de trouver un moyen de travailler avec elle. Il m'a demandé de ne pas citer son nom, ce qui vous montre qu'il a une grande expérience des journalistes je pense. J'emporterai aussi le fait qu'on m'ait rappelé une chose que je sais depuis longtemps, c'est que le Moyen-Orient n'est pas pour les âmes sensibles, les disputes y sont féroces et elle vont continuer à être quasiment incontrôlables, pas seulement dans des panels comme celui-ci mais au sein des gouvernements et dans les conférences de paix. C'est un des éléments de grande valeur que l'IFRI a établi ici, un microcosme de toutes ces choses dont nous devons parler, auxquelles nous devons penser et sur lesquelles nous devons agir si nous voulons mettre au point un système de gouvernance mondiale efficace. Ce n'est pas un hasard si Thierry a parlé plusieurs fois de l'effet papillon. Je pense que c'est une des choses auxquelles l'IFRI contribue en faisant circuler des idées qui seront reprises dans l'année qui suit. Voilà Dominique, ma réponse à votre excellente question.